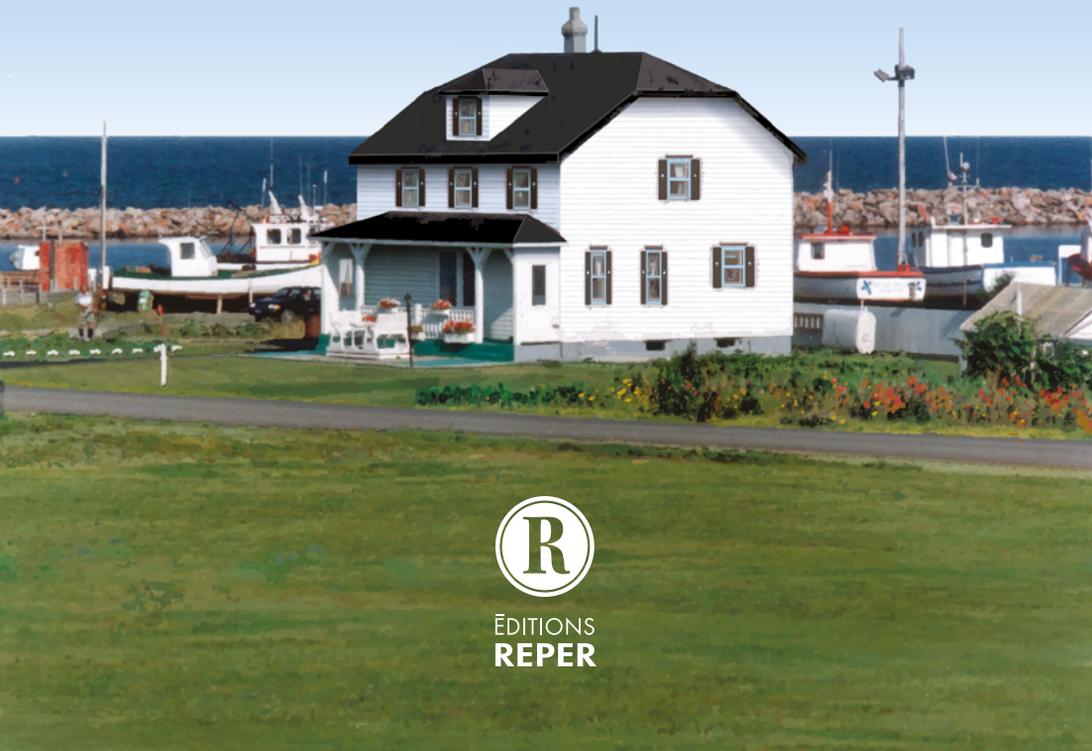


RAYMOND LANDRY

*En passant
par les Îles*



ÉDITIONS
REPER

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	7
AVANT-PROPOS ET REMERCIEMENTS.....	11
CHAPITRE 1	
Plus nous avons d'enfants, plus nous avons de main-d'œuvre!.	15
CHAPITRE 2	
J'ai souvent côtoyé la richesse et la pauvreté	29
CHAPITRE 3	
Le plaisir céda la place à l'inquiétude et au désarroi	40
CHAPITRE 4	
J'ai vécu dans une dizaine de familles d'accueil	54
CHAPITRE 5	
Les Îles, oubliez ça, les gars!.....	82
CHAPITRE 6	
C'était l'enfer sur terre!.....	90
CHAPITRE 7	
Rien ne fut facile, ne serait-ce que de trouver une bague de fiançailles	104
CHAPITRE 8	
Qui prend mari, prend pays!.....	124
CHAPITRE 9	
Deux ans et demi après mon arrivée aux Îles, nous avons notre propre demeure	146

CHAPITRE 10	
Prépare tes valises. Tu t'en vas en Angleterre.	160
CHAPITRE 11	
J'ai été élevée à une époque où les enfants n'avaient pas leur mot à dire.	176
CHAPITRE 12	
Avec le temps, le bénévolat prit une place importante	198
CHAPITRE 13	
La reconnaissance des Français était tangible.	212
CHAPITRE 14	
Le mot de la fin va à Joan et Conrad	226
ÉPILOGUE	243
ANNEXE 1	
Texte des petits-enfants.	247
ANNEXE 2	
Un voisin d'exception	249
ANNEXE 3	
Lettre du Lieutenant-Colonel François Provost, CD du Régiment de la Chaudière.	253
ANNEXE 4	
Prix de la Gouverneure générale	254
ANNEXE 5	
La grande famille Landry	255
GLOSSAIRE	258
PAROLES DE CHANSONS.	265

PRÉFACE

J'espère que Joan et Conrad n'ont pas participé à la prise de parole de ce récit pour se reposer ensuite dans un silence aussi inutile que décevant. Ils ont encore beaucoup à dire et autant à faire. Je le sais et je ne suis pas le seul à n'en point douter. Le témoignage des enfants était aussi nécessaire qu'éclairant. Ces confidences se situent dans le prolongement même de celles de leurs parents.

L'important c'est que tous les artisans et les confidents de ces pages se soient préoccupés de jeter des ponts entre les silences, les différences, les cultures, les caractères, les joies et les peines.

Depuis que je connais Joan et Conrad, avec leur assentiment, je me considère comme un appendice de cette famille. Et ce simple rôle est un honneur que je revendiquerai jusqu'à la fin.

Joan et Conrad s'attirent une sympathie conviviale pour de nombreuses raisons. Et leurs défauts ont le mérite de la transparence.

Parmi mes admirations pour eux, il y en a une qui ressort : c'est leur sens sacré des territoires. Leur force de caractère leur permet de réclamer et de respecter des territoires distincts pour leurs douleurs, leurs joies, leurs affections, leur dignité, leurs différences, et celles des autres. Ils partagent ce qu'ils veulent bien partager et quand ils se taisent c'est tout comme

s'ils s'exprimaient. Mes discussions avec eux m'ont toujours impressionné par la vérité sémillante du propos.

Jamais ils n'ont jugé qui que ce soit devant moi. Ils portent des jugements plutôt sur des comportements, des modes, des valeurs, que sur des individus.

Ils ont toujours su passer du particulier au général. Ce qui dénote une largeur de vue qui leur vient sans doute des plages. Celles où l'on pique-nique, mais celles aussi où l'on débarque les armes à la main. Dans les deux cas, il s'agit pour eux d'être fidèles à leurs convictions. Leur regard ne s'arrête jamais aux plages : il rejoint courageusement les horizons connus, paisibles ou inquiétants.

Étant fillette, Joan se perd volontairement pour aller voir. Conrad acceptera toute sa vie de reconsidérer ses habitudes. Pour les deux, ce fut toujours le changement si nécessaire, mais pas nécessairement le changement.

Ce sont des êtres pour qui le profane et le sacré cohabitent tout en équilibre. Ils appréciaient leur vieille radio aussi bien pour le chapelet que pour le hockey.

Il faut bien le dire : deux intelligences hors du commun. Et j'insiste. Brillants comme des singes, comme on dit. Joan a beau jouer l'humilité, le petit brillant dans son œil la trahit. Conrad fait l'innocent, mais observez bien son rictus au coin de sa bouche : un joyeux malin !

Leur foi ne les a jamais empêchés de chercher un apaisement à leurs peurs à travers le savoir concret. Ils ne craignent pas ce qu'ils ignorent, ils tentent humblement de le comprendre. Une attitude exemplaire.

Pendant toute leur vie adulte, à travers leurs épreuves, ils ont presque toujours su conserver une joie de vivre délicieusement juvénile. Vous savez pourquoi ? Il leur est toujours resté un peu d'enfance au cœur puisque celle-ci a dû se terminer prématurément. Quand on doit agir en adulte responsable vers l'âge de douze ou treize ans, il reste une bonne dose de ludisme à dépenser à l'arrivée des tempes grises et des courbatures.

Même chose pour les émotions. L'un et l'autre ont dû les taire longtemps. Dérive d'époque. Alors, quand ils ont pris leur droit à la parole émotive, ils l'ont fait d'abondance. Aussi bien par les mots que par le regard. Ils sont ainsi devenus des témoins, des bouées, des phares non seulement pour la famille, mais pour des auditoires beaucoup plus vastes.

Cet ouvrage prend parfois la forme d'une apologie des vertus des protagonistes. D'autres conversations et confidences permettront peut-être de mieux comprendre les côtés plus sombres, plus délicats, plus secrets de leurs cheminements. Faudrait-il que je les interviewe pour compléter leurs confessions ?

Quand Joan est témoin de l'abondance de biens et de nourriture chez les riches, elle se demande pourquoi leurs besoins sont si grands.

Quand le quotidien de Conrad lui pèse, il ne juge pas son entourage, il manifeste simplement son intérêt pour aller voir au-delà de l'horizon. Voilà un positivisme aussi noble que digne. Pas de résignation. Plutôt une résilience admirable, enviable, précieuse à léguer.

Dans le cas de Joan, l'exemple de sa mère l'a nourrie. Au lieu de se plaindre de son sort, cette mère s'occupe de celui des autres. Imaginons un seul instant que la moitié d'entre nous agit de même. Le sort de l'humanité en serait changé. Enfin.

Je rappelle ici à tous que Joan et Conrad nous appartiennent. Un point c'est tout! Je me base sur la conviction de Conrad qui affirme encore que les enfants appartiennent à ceux qui les aiment... Et il leur reste suffisamment d'enfance en eux pour être traité d'enfant. Pas en enfants, mais bien d'enfants.

Ils ont transmis des valeurs, c'est vrai. Mais ils ont aussi transmis une éthique : pour Joan et Conrad, il n'y a pas de solidarité familiale sans une autonomie personnelle.

Chapeau!

Robert Blondin www.communipomme.com



*De gauche à droite : Léo (1927–1991),
Dominique, père de Conrad (1887-1986),
Flora, Annette, Conrad,
Marie, mère de Conrad (1892-1970)
et Jeffrey.*

CHAPITRE 1

PLUS NOUS AVONS D'ENFANTS, PLUS NOUS AVONS DE MAIN-D'ŒUVRE !

12 mai 1917 – Conrad Landry naît au cœur du golfe du Saint-Laurent. La destinée de l'enfant de l'archipel s'inscrit dans la lignée des Madelinots.

Alors que partout dans le monde, on ne parlait que de la guerre mondiale, que de menaces de mort, Marie Bourque me donnait la vie. C'était aux Îles-de-la-Madeleine, là où à la fin du 18^e siècle bon nombre d'Acadiens s'étaient réfugiés dans l'espoir d'améliorer leur sort.

L'éloignement géographique et l'exploitation des terres exercée par le régime seigneurial ont imposé aux habitants de ces îles un style de vie unique. On y parle une langue savoureuse et le peuple qui y vit est remarquablement fier, vaillant et doté d'une détermination sans bornes.

Grâce aux produits de la mer, de nombreux pêcheurs ont pu, malgré l'âpreté du climat et la pauvreté du sol, subvenir aux besoins de leur famille. Mais, il y eut des années plus difficiles que d'autres et certains Madelinots durent quitter les Îles pour aller travailler sur la *grand'terre*.

Ce fut le choix de mes parents qui, en 1918, déménagèrent à Causapscal, en Gaspésie. Papa s'était trouvé du travail

dans la forêt en tant que charretier pour Ludger Tremblay. Il s'occupait aussi des chevaux qui tiraient le bois à la rivière. Cet hiver-là, beaucoup d'hommes moururent de la grippe espagnole, dont Joseph, l'un de ses frères. Ma mère, seule à la maison avec son bébé, s'inquiétait beaucoup de mon père et elle lui écrivait, le suppliant de revenir avant de contracter cette funeste maladie. Or le patron, voulant garder ses hommes jusqu'à ce que tout le bois soit mis à la rivière pour la drave du printemps, confisquait ses lettres. Mon père ne les reçut que lorsque le travail fut terminé.

Au printemps 1919, après avoir passé quelques mois dans les chantiers, mon père décida de retourner vivre aux Îles-de-la-Madeleine. L'exode n'avait duré qu'un an.

On me raconta que pour notre retour aux Îles, nous avons pris le train à Lac-au-Saumon, en Gaspésie, pour nous rendre à Pictou en Nouvelle-Écosse, et de là nous sommes montés sur le SS Lovat, le seul traversier qui se rendait jusqu'aux Îles.

Lors de ce voyage, un homme à la peau noire aurait voulu me prendre sur ses genoux pour m'amuser, mais je me rebiffai. Je dis à maman que le monsieur avait les mains sales. Autre anecdote, bien qu'agé de deux ans seulement, je m'étais montré fort surpris de voir une femme sortir sa blague à tabac et allumer sa pipe.

Comme nous n'avions plus de domicile à notre retour aux Îles, nous sommes demeurés chez mes grands-parents paternels, Delphine Poirier et William Landry. À la fin de l'hiver 1920, nous pouvions emménager dans une petite maison que papa avait construite à Boisville. C'est là que sont nés ma sœur Flora en 1920, mes frères Alphonse en 1922 et Jeffrey en 1924.

Mais voilà qu'en juillet 1926 le manque de travail nous obligea une fois de plus à quitter les Îles. Papa réussit à vendre la maison pour la modique somme de deux cent cinquante dollars. Cette fois, nous avons transporté nos pénates au Cap-de-la-Madeleine. J'avais neuf ans. Mon père trouva du travail à la papetière *St-Maurice Paper* en tant que broyeur de pâte à papier. Ce travail était très exigeant physiquement. Quand la *pitoune* arrivait au moulin à scie, il devait à l'aide d'un pic et à la force de ses bras diriger les billots entre deux meules qui arrachaient l'écorce. Ensuite, les billots passaient à la scie. Puis, on transformait les copeaux en pâte à papier. Je revois mon père couvert d'éclaboussures de pâte de bois lorsqu'il rentrait le soir à la maison. Je me souviens être allé lui porter le dîner que maman lui avait préparé. Je le plaçais dans le panier à l'avant de ma bicyclette et je m'amusais à battre des records de vitesse à chaque voyage. Il faut dire qu'à cette époque, posséder une bicyclette était considéré comme un luxe, surtout pour une famille d'ouvriers.

Un jour alors que j'allais justement porter le dîner à mon père, le contremaître de l'usine, Sylvio Turbide, me donna de l'argent pour que j'aie lui acheter de la boisson forte à l'Hôtel-Saint-Louis. Dans ces années-là, on n'avait pas besoin de loi pour interdire l'accès aux mineurs, les tenanciers étaient beaucoup plus à cheval sur les principes. On n'a jamais voulu m'en vendre, même si je disais que c'était pour monsieur Turbide. Fier comme un paon, je ne me voyais pas revenir les mains vides après avoir pédalé cinq *milles* pour traverser le pont qui reliait le Cap-de-la-Madeleine à Trois-Rivières. De plus, je savais que je ne serais pas payé. On m'avait promis vingt-cinq cents. Je ressortis de l'hôtel bien déterminé à trouver un moyen de revenir avec de la bière. Un étranger passa,

je l'interceptai et lui fit part de ma requête. Heureusement pour moi, cet homme était non seulement compréhensif, mais honnête. Il revint avec la boisson tant désirée et je pus rentrer à l'usine, la tête bien haute et enrichi de vingt-cinq cents.

Pendant que mon père besognait, je vivais une très belle époque de ma vie. N'étant pas obligé de travailler, j'allais à l'école la semaine et je passais mes fins de semaine à m'amuser avec mes amis. J'aurais bien aimé pratiquer quelques sports, mais comme papa jugeait que toute activité sportive était une perte de temps et que la vraie vie, c'était le travail, je me contentais d'écouter la partie de hockey à la radio, le samedi soir après le chapelet en famille.

Lors de parties de baseball dans un parc pas très loin de chez nous, je m'amusais à regarder les gens qui faisaient des gageures qu'ils ne tenaient presque jamais, filant à la sauvette lorsqu'ils perdaient.

En ces années difficiles, la mère de famille devait souvent apporter des revenus supplémentaires pour équilibrer le budget. C'est pour ce faire que ma mère lavait le linge pour l'Hôtel *Château des bleuets*.

De mon expérience scolaire à Boisville, je ne garde que de beaux souvenirs. Avec Mlle Éva Poirier, mon institutrice de première année, c'était un plaisir d'apprendre. Tous les élèves l'adoraient. Dans sa classe, il n'y avait pas de châtiments corporels.

Mais il en fut tout autrement au Cap-de-la-Madeleine, à l'exception de mon institutrice de sixième année, Mlle Beudet, que j'aimais bien. Elle était aimable, respectait la personnalité de chacun et savait s'y adapter.

Pour ma septième et ma huitième année, j'ai fréquenté le collège des Frères du Sacré-Cœur situé au Cap-de-la-Madeleine. Ces religieux étaient beaucoup plus sévères. On aurait dit qu'ils prenaient plaisir à nous réprimander et à nous punir. Outre les fameux coups de lanières de cuir sur les mains qui devaient selon eux nous aider à retenir les leçons à apprendre par cœur, leur punition préférée était de nous mettre à genoux dans un coin de l'entrée du collège sur un plancher de ciment froid et humide. À l'heure de la sortie, les compagnons de classe en profitaient pour tirer les cheveux, et assener des coups de pied aux pauvres malheureux. Je devais me dissiper, car je me souviens d'avoir subi ce genre de châtiments plus d'une fois.

Pendant mon séjour au collège des Frères du Sacré-Cœur, j'ai fait une pleurésie purulente. J'étais tellement affaibli par la fièvre et les quintes de toux que je ne pouvais même plus marcher. J'ai dû m'absenter de l'école pendant trois mois. Le temps que je dus demeurer au lit, maman me faisait écouter de la musique sur son gramophone pour m'aider à passer le temps. Elle possédait environ une cinquantaine de disques en vinyle et c'était un grand plaisir pour moi de pouvoir les écouter.

* * *

Dans bon nombre de foyers québécois, les hommes se regroupaient pour causer de leur semaine de travail et partager une caisse de bières. Papa ne faisait pas exception. Je m'amusais à les voir gesticuler, se relancer l'un et l'autre à qui mieux mieux. Maman les écoutait tout en continuant sa besogne. Mais si les hommes exagéraient, elle leur signifiait sa désapprobation d'une petite grimace en coin qui en disait long à mon père.

Comme nous n'avions pas le téléphone à la maison, lorsque les hommes voulaient commander de la bière, il fallait aller téléphoner chez M. Arseneault, un voisin qui possédait un très petit magasin. On m'y envoyait souvent. Je composais le 3013 pour joindre l'épicier et je commandais une douzaine de bières. Cela revenait à deux dollars la caisse. Habituellement, la bière était livrée dans l'heure qui suivait par un certain M. Lamy. Mais voilà qu'un soir, après avoir bu la deuxième douzaine de bières, l'un des comparses a téléphoné pour en faire venir une troisième. Le livreur se faisant attendre, les hommes se sont endormis sur le coin de la table. Maman, exaspérée, verrouilla la porte et le livreur dut rebrousser chemin.

Ma vie, comme celle de bien des garçons de mon âge tournait autour de la famille, de l'école, des amis et de l'église. À cette époque-là, l'un des moments forts dans la vie d'un catholique pratiquant était la retraite paroissiale. Même si les prédicateurs clamaient que ces retraites avaient pour but de nous préserver du péché et d'affermir nos convictions religieuses, la plupart du temps le thème des sermons portait sur le péché d'impureté.

Un jour, lors d'un de ces fameux sermons, le prédicateur déclara qu'une personne par banc serait damnée à cause du péché d'impureté. Or un homme qui se trouvait seul dans son banc, de peur d'aller en enfer, se glissa doucement jusqu'au banc voisin et prit la place libre qui restait.

Les plus vieux affirmaient que ce prédicateur parlait bien et on disait à la blague qu'il aurait certainement fait un bon député.

À la fin de l'été 1930, les Frères du Sacré-Cœur du Cap-de-la-Madeleine engagèrent une quinzaine de jeunes

garçons, dont je faisais partie, pour la cueillette des patates à Shawinigan. Nous étions logés, nourris et payés un dollar par jour. J'espérais que mes amis, les jumeaux Rodolphe et Paul-Émile Loranger, viennent avec moi pour la cueillette. Mais étant issus d'une famille plus aisée, ils purent s'en dispenser et malheureusement je ne les revis plus.

C'est pendant ce même été que mon père a découvert que je fumais en cachette. Agréable surprise, au lieu de me semoncer, il m'acheta un paquet de cigarettes *Turette*, lequel coûtait dix sous à l'époque.

En cette même année, la crise économique affecta toutes les régions de l'Amérique du Nord. Comme tant d'autres entreprises, le moulin à scie où mon père travaillait dut fermer ses portes. Deux autres enfants, Léo et Augustin, s'étaient ajoutés et mon père ne pouvait rester sans travail. Il se résigna à retourner vivre aux Îles-de-la-Madeleine. Cet automne 1930 marqua la fin de mon enfance alors que je n'avais que treize ans. Du jour au lendemain, j'ai dû assumer des responsabilités d'adulte.

Notre retour aux Îles en plein hiver fut parsemé d'entraves et d'épreuves. Nous étions très démunis, n'ayant que quelques bagages, très peu d'argent et aucun endroit où nous loger. Nous avons dû emménager temporairement dans une vieille maison sur la *butte*, à L'Étang-du-Nord. La nuit, on voyait les étoiles à travers les planches du toit. Il y faisait si froid qu'Alphonse et moi nous emmitouflions dans les couvertures, collés l'un contre l'autre pour conserver un peu de chaleur. Il fallait tout de même attendre au printemps suivant pour construire, avec les moyens du bord, une maison plus adéquate à L'Étang-du-Nord. C'est lors de ces travaux que

j'acquis les rudiments de la construction. Cette maison existe toujours, en face de la mienne, et elle appartient maintenant à mon frère Jeffrey, qui y demeure encore.

Entretemps, pendant l'hiver papa avait acheté un vieux voilier qu'il répara dans le but de pêcher dès l'arrivée du printemps. Tous les jours, nous allions au bord de la mer récupérer la *pitoune* et les morceaux d'épaves que la marée laissait derrière elle. À l'époque, à l'Île d'Anticosti, les *bômes* qui retenaient le bois dravé sur les rivières cassaient lors des tempêtes et une partie de ce bois dérivait jusqu'aux Îles. À l'aube, je descendais des caps d'une hauteur d'environ soixante-quinze pieds pour ramasser les billots qui se berçaient au rythme du ressac. Je les attachais avec un câble et papa les remontait. On les utilisait pour bâtir notre future maison et pour se chauffer, histoire de ménager le charbon. Tout était récupéré, car aux Îles le bois était rare. Les vents soufflant du large et l'air salin de la côte mettaient à rude épreuve la croissance des arbres.

Comme j'étais l'aîné de la famille et que j'avais réussi ma huitième année, il n'était plus question de continuer l'école ; on me considérait comme suffisamment instruit. J'avais quinze ans, j'étais en bonne santé et aussi vaillant que mon père qui avait la réputation de travailler comme un cheval.

* * *

Dans ma famille, on devait pratiquer plusieurs métiers pour vivre décemment : couper le foin pour nourrir la vache et le veau, préparer un mélange de farine et de patates pour le cheval, pêcher le homard, saler le hareng et en faire de la *bouette*.

La vie n'était pas facile et parfois je m'ennuyais. Surtout l'hiver. Ma sœur et mes deux frères étaient trop jeunes pour que nous puissions jouer ensemble. Pour passer le temps, je fabriquais une sorte de traîneau qu'on appelait *pîte*; sur une *douelle* de tonneau, j'installais un siège fait d'une petite bûche de bois ou d'un bout de planche. C'est tout ce qu'il nous fallait pour dévaler avec un plaisir fou les pentes enneigées.

Aux Îles, dès que la température s'adoucissait et que la fonte des glaces permettait de libérer les bateaux de leur carcan, la pêche pouvait débiter. C'est ainsi qu'au printemps 1931 commença mon apprentissage de pêcheur. Avec le petit voilier que papa avait réparé durant l'hiver, nous allions pêcher la morue et le maquereau. Par la suite, nous avons acheté un bateau à moteur Acadia de quatre forces. Je n'étais vraiment pas préparé à ce dur labeur sur ce vieux voilier muni d'une grande voile, d'une *misaine* et de deux petits focs. En ce temps-là, on voguait au compas. On partait vers trois heures du matin pour ne revenir qu'à la pénombre. Il n'y avait pas de congé, sauf le dimanche, jour où l'Église catholique interdisait le travail. En tout autre temps, seule une mer déchaînée par des vents violents ou un temps orageux pouvait nous obliger à rester à terre. Bien des fois, malgré les intempéries et au risque de chavirer, nous prenions le large, car notre subsistance en dépendait.

Un jour au début de la saison du homard, mon père et moi sommes partis même si la mer était mauvaise. Nous étions à jeter les casiers à l'eau quand tout à coup le moteur se mit à caler. À force d'ajouter de l'essence pour le repartir, le feu prit et devint vite incontrôlable. Je jetai le bidon d'essence à la mer et nous sommes tous montés sur les casiers. Pour signaler

notre détresse, je pris une perche d'une douzaine de pieds de long et j'y attachai un chandail noir en guise de drapeau. Wilfrid Landry, un cousin de papa, aperçut notre signal, se dirigea vers nous et nous fit monter dans son bateau. De là, nous sommes parvenus à éteindre le feu et à remorquer le bateau de mon père jusqu'à la côte de L'Étang-du-Nord. Éclairés par des lampes à paraffine, nous avons découvert un piston coincé dans le moteur. Nous avons attaché la bielle du piston au camion d'Alphonse Nadeau avec un gros câble. Après plusieurs tentatives, nous avons enfin réussi à l'arracher. Il fallait ensuite trouver un moyen de tendre nos trois cents casiers. Me vint alors l'idée d'utiliser l'amiante qu'il y avait en dessous du poêle pour remplir la gorge des segments des pistons, ce qui permettrait d'avoir de la compression dans le moteur. L'opération réussit. Ce ne fut pas notre meilleure pêche, mais nous avons la vie sauve.

La saison de pêche se divisait en trois périodes. Vers la fin du mois d'avril, au plus tard au début du mois de mai, commençait la pêche au hareng. Une partie du hareng était réservée à la fabrication de la *bouette*, sorte de hachis qui servait d'appât pour certains autres poissons; l'autre partie était destinée au commerce. Du 10 mai au 10 juillet, c'était la pêche au homard. Pendant l'été, on pouvait aussi pêcher la morue, le maquereau ainsi que le flétan. À l'automne, c'était plutôt l'éperlan.

Pendant la pêche au homard, on pouvait remonter à la force de nos bras plus de trois cents soixante-quinze casiers par jour. C'était alors considéré comme une bonne pêche. À cette époque, le nombre de casiers n'était pas limité, les quotas n'existaient pas encore. Certains pêcheurs en avaient jusqu'à cinq cents et parfois six cents alors qu'aujourd'hui la limite

est de trois cents. J'ai pêché de ces poissons de 1933, année où ma sœur Annette est née, jusqu'en 1938.

Le homard pêché, la journée de travail ne s'arrêtait pas là. Une fois la cargaison à bord, il fallait se hâter de revenir au port pour être parmi les premiers pêcheurs à fournir les marchands. Sinon, dès qu'ils avaient acheté la quantité requise, ils repartaient et les derniers pêcheurs arrivés restaient pris avec leur cargaison. Comme il n'y avait pas d'usine de transformation et de conservation aux Îles, les pêcheurs ne touchaient pas un sou, réduits à retourner chez eux avec leur poisson et à tenter de le conserver en le salant. De plus, les marchands n'achetaient pas tous la même sorte de poisson. Par exemple, M. Azade Chiasson acquérait seulement le homard. L'usine de la Gordon Pew, une compagnie de Boston, venait acheter la morue, le maquereau et la plie. M. Alfred Nadeau se procurait de la morue qu'il faisait saler et sécher.

Je me souviens d'une fois où nous sommes arrivés vers onze heures du soir pour faire peser notre poisson. Comme nous ne possédions pas notre propre cheval pour transporter notre cargaison à l'usine d'entreposage, nous avons dû attendre qu'il y en ait un de disponible pour l'emprunter. Quand nous sommes arrivés à l'usine, nous n'avions plus de place pour décharger notre poisson. Nous avons dû rapporter notre cargaison et la saler pour pouvoir la conserver quelque temps.

Après une autre de ces journées de pêche, alors que mon père, Jeffrey et moi nous apprêtions à mettre le hareng dans le sel, le *chafaud* qu'on nous avait promis était déjà utilisé par un groupe de pêcheurs. La bâtisse était pleine et il ne restait plus aucune place pour saler notre hareng. Nous l'avons tout perdu. Inutile de vous dire combien nous étions déçus et en colère.

Ce genre de malchance et combien d'autres aléas nous obligeaient souvent à acheter notre nourriture à crédit. Le marchand général n'était payé qu'au printemps avec le produit de nos pêches. J'en connus un qui, sous prétexte que nous lui devions de l'argent, achetait à prix réduit nos produits de la mer pour les revendre avec un profit considérable. Ainsi, les pêcheurs étaient constamment endettés. Ce sont ces abus qui les ont amenés à se regrouper. De peine et de misère, ils parvinrent à ramasser quarante dollars comme mise de fonds pour démarrer leur première coopérative.

Parfois, je devais faire sécher la morue. On me payait cinquante cents par jour. Avec ce montant, j'achetais cinq paquets de tabac et du papier à cigarettes. J'en profitais pour me faire des provisions pour l'hiver. Il était d'usage pour les enfants, surtout pour les aînés, de remettre leur salaire aux parents; ils devaient les aider à subvenir aux besoins de la famille. Toutefois, à l'occasion, j'en gardais un montant très minime pour mes petites dépenses.

La vie des pêcheurs était difficile, mais celle des femmes ne l'était pas moins. Les journées étaient longues, commençant tôt à l'aurore et se terminant tard. Presque chaque soir, il fallait pétrir la pâte à pain avant d'aller dormir. L'électricité n'étant pas encore installée aux Îles, les femmes devaient donc tout faire à la main : la lessive, les pâtisseries, les conserves pour l'hiver, le transport du charbon de la réserve à la maison, etc. Dès que les enfants étaient en âge de donner un coup de main, ils étaient mis à contribution. Papa disait à la blague : « Plus nous avons d'enfants, plus nous avons de la main-d'œuvre! »

En plus de leur travail de maison, les femmes devaient à la marée basse aller à la pêche aux *coques* sur les berges. La plupart des habitants des Îles se déplaçaient à cheval, mais nous n'en avons pas. Maman parcourait souvent une distance de deux ou trois *milles* à pied avec des seaux remplis de *coques*. Ensuite, il fallait tout nettoyer. Les *coques* servaient à la pêche de la morue. Une fois épluchées, on les recouvrait de gros sel pour les faire durcir afin qu'elles tiennent mieux sur l'hameçon.

Pour se chauffer, on utilisait le charbon. On en achetait environ cinq tonnes. Celui de marque Labrador coûtait moins cher, soit cinq dollars la tonne, mais il brûlait très vite. Il était de qualité inférieure au *Pictou*, lequel coûtait huit dollars la tonne. En réduisant son utilisation la nuit, on réussissait à passer l'hiver sans trop souffrir du froid.

Pendant la saison morte, les parties de cartes étaient très populaires, excepté chez mes parents. Mon père considérait les loisirs comme une perte de temps. Mes amis et moi allions donc chez Bill Bourque jouer au cent cinquante jusqu'à onze heures et même minuit.

Les valeurs prônées dans ma famille reflétaient le climat social et religieux du temps : pas de place pour les émotions et l'opinion personnelle, mais beaucoup pour la pratique religieuse, la discipline, le respect des règlements et l'autorité.

Presque tous les habitants des Îles allaient à la messe et ils en profitaient pour porter leurs plus beaux vêtements. Un jour, papa m'acheta chez Alfred Nadeau un complet noir qu'il payait dix dollars. J'aurais dû en être fier, mais il était un peu trop petit. Je faisais rire de moi chaque fois que je le portais. Il faut dire que même à l'église, les classes sociales

étaient apparentes. À la messe du dimanche, quand venait le temps de la quête, les pauvres jetaient discrètement leurs sous noirs dans le panier, au mieux y versait-on une pièce de cinq cents. Autre démarcation, les gens les plus fortunés achetaient les bancs d'en avant alors que les plus pauvres devaient se contenter des bancs d'en arrière, ou rester debout. Comme le nôtre était situé du côté droit de l'église, vers le milieu, il coûtait moins cher.

J'avais vingt-deux ans quand je songeai à organiser ma vie ailleurs qu'aux Îles. Même si de la maison nous avions une vue superbe sur la mer, l'autre rive m'attirait. Mais comment quitter ses racines, ses amis, ses parents, et tout laisser derrière? Puis, pour aller où et pour faire quoi? J'étais décidé à partir des Îles, mais je ne savais pas vraiment où aller et quoi faire.

Deux vies chargées qui se croisent, un jour, dans un parc londonien. Il s'agit d'une rencontre orchestrée par la providence, qui encore aujourd'hui, rayonne par son exception. Ce récit est le témoignage de deux êtres qui, par la force de leur engagement, ont su traverser les vents et les marées jusqu'à déclarer avec certitude : « Il y a plus de bonheur dans les chaumières des pauvres que dans les palais des riches. »

Joan Smedley, rescapée de la Seconde Guerre mondiale, quitte l'Angleterre en un geste d'amour alors qu'elle n'a que dix-huit ans. Dans ses bras, elle porte une enfant de quelques mois à peine. Elle vogue vers un bout de terre insulaire dont elle ignore l'emplacement et où l'on parle le français; langue qui lui est peu familière. Elle y découvrira une communauté à des lunes de ce qu'elle côtoyait jadis en sol anglais.

Sur le quai d'Halifax, son conjoint et ancien combattant Conrad Landry, Madelinot de souche, l'attend impatiemment après des mois de séparation. Malgré la force de son patriotisme et de ses convictions, il porte en lui les marques laissées par la guerre. De retour sur sa terre natale, la vie lui réservait d'autres combats.

Alors que tout semblait les éloigner, leur âge, leur langue, leur culture et leur religion, ils ont fait de leur vie un haut lieu de réalisations, de rencontres et d'accomplissements simples mais ô combien grandioses. Jusqu'à la fin de leurs jours, ils auront été des modèles de résilience et d'amour.



RAYMOND LANDRY, natif des Îles-de-la-Madeleine, est un conseiller renommé auprès d'entrepreneurs et est l'auteur de plusieurs livres dans le domaine du management. *En passant par les Îles* est l'un de ses premiers ouvrages plus intimistes où sa plume sert de levier au partage incarné de son vécu et celui de ses proches. Transmettre ses mémoires et ses savoirs est pour lui une aventure grandiose à laquelle il invite tous ses lecteurs à s'initier; pour

soi, pour les autres et tous ceux à venir. Que ce soit comme mentor, conférencier, auteur, père ou grand-père, il s'est donné comme mission, par la transmission de son vécu, de donner au suivant.